♦ Le Mot du Président

Puisque les attaques contre les agrégés exerçant dans l'enseignement supérieur proviennent essentiellement de scientifiques, qu'il s'agisse de collègues enseignants chercheurs ou de jeunes loups impatients de trouver une place, je centrerai l'analyse qui suit sur le domaine scientifique. Je n'ai pas pour objectif de dénigrer une activité fondamentale pour l'université, la recherche scien-tifique, mais d'apporter quel-ques tempéraments aux expres-sions d'autosatisfaction aux-quelles se laissent aller certai-nes personnes, souvent re-layées avec la plus grande complaisance par des politiciens en mal de bilan ou de programme (que ne ferait-on pas pour vanter ses mérites, ceux de ses enfants, ceux de sa région... ?).

Je sais mon entreprise ardue parce qu'elle ne va pas dans le sens du vent. Un homme de la trempe d'Henri Bouasse[1] eût mieux convenu que moi à cette besogne, non seulement par son talent universitaire (ses livres sont toujours recherchés dans le monde entier) mais aussi et surtout par son sens aigu de l'analyse, son indépendance d'esprit et ce qu'il faut bien appeler du courage, à une époque où le principe de l'indépendance des universitaires n'avait pas encore été reconnu comme un principe de valeur constitutionnelle. Eh oui, paradoxalement, c'est maintenant qu'ils sont protégés que la plupart de nos collègues n'ont plus rien d'original (je n'ai pas dit : loufoque...) à exprimer ou à revendiquer concernant l'organisation de l'Université ; ce qui fait défaut ici en vérité n'est pas tant l'esprit contra-dictoire que l'esprit critique.

Après un bref rappel des poncifs à la mode, que bon nombre de perroquets déclinent à longueur de temps, je rappellerai en quoi consiste l'activité de recherche pour la plupart de mes collègues, et à quelles contraintes elle est soumise. J'indiquerai ensuite en quoi les activités de cher-cheur et d'enseignant ne se confondent pas, en soulignant à grands traits leur différence de nature. Puis je préciserai en quoi consiste la spécificité de l'enseignement universitaire, et son utilité dans le développement des sciences. Je poursuivrai en rappelant les carences du système universitaire traditionnel, et je terminerai en expliquant pourquoi les professeurs agrégés permettent d'y remédier.

Les prémisses du discours en vogue, dont notre ministre est l'un des promoteurs, consistent à énoncer *qu'aujourd'hui*, *les choses bougent très vite*, que les savoirs que l'on a acquis, telles des denrées périssables, sont voués à être très vite périmés, et donc qu'il ne s'agit pas tant de former des hommes savants que des hommes capables d'innover. D'où le corollaire immédiat qu'il faut soi-même[2] être un *innovant* pour être à même d'inculquer ce fameux esprit d'innovation à ses disciples (« voilà justement ce qui fait que votre fille est muette »).

Que les sciences progressent grâce aux innovations et donc aux *innovateurs* est une tautologie qu'il serait absurde de vouloir réfuter, mais l'histoire des sciences et un minimum de culture scientifique nous apprennent que les fameuses *idées nouvelles* dont on nous rebat les oreilles ne sont le plus souvent que des reprises ou des adaptations d'anciennes idées nouvelles, et que les savants ayant provoqué des avancées réellement déci-sives de la science ne sont pas légion, ce qui n'exclut pas bien sûr qu'il y en ait de plus modestes à leurs côtés. Si la naïveté de certains scienti-fiques ignorant les travaux de devanciers prestigieux leur a parfois permis de faire des découvertes intéressantes en les affranchissant de la réserve et d'un schéma de pensée paralysants, que l'admiration immodérée des plus grands savants provoque parfois, il n'est pas moins vrai qu'une bonne connaissance de *l'état de l'art* telle que la possèdent les professeurs agrégés leur donne des éléments critiques pour apprécier à leur juste mesure les travaux de leurs contemporains dans un grand nombre de domaines. On nous objectera que l'art (en l'occurrence la recherche) est difficile, ce que nous ne nions pas ; mais il y a *art* et art, et dire « je fais de la recherche, comme Einstein, j'appartiens donc à la même catégorie, celle des chercheurs, des innovateurs » est un raccourci caricatural, parce qu'il en est de la recherche scientifique comme des autres domaines, on y trouve, entre autres, des boeufs et des grenouilles, à la manière de La Fontaine. Et si les *grenouilles* ne sont pas méprisables en tant que telles, s'il est des travaux de recherche qu'il est légitime de subventionner ou de publier parce qu'il s'y attache un intérêt scientifique ou industriel, que les chercheurs dont l'unique gloire consiste à avoir écrit une vingtaine d'articles sur les propriétés pataphysiques du perlimpimpinate de sodium ne viennent pas plastronner en nous expliquant qu'ils sont l'équivalent, *dans leur domaine*, des plus grands savants. En effet, à ce compte là, n'importe qui pourrait se prétendre, *dans son domaine*, l'équivalent

[1] Célèbre physicien français du début du siècle.

[2] L'usage immodéré du « moi, je » par Claude Allègre, qui se donne sans cesse en exemple, a été dénoncé de façon cinglante par Régis Debray dans un article du *Monde* daté du 3/3/98, en réponse à l'ahurissant monologue du ministre intitulé « Ce que je veux », paru dans le même journal le 6/2/98.

d'Isaac Newton ou de Léonard de Vinci[3].

Ayant été pendant quelques années responsable des stages et projets de fin d'études dans l'école d'ingénieurs où j'enseigne, j'ai pu analyser plusieurs centaines de sujets d'études proposés par des établissement industriels ou universitaires, que ce soit à des élèves ingénieurs ou à des étudiants de DEA. J'ai constaté que certains laboratoires qualifiés d'universitaires menaient des études très appliquées, proches de ce que l'on demande à une équipe d'ingénieurs d'étude dans une entreprise, alors que des laboratoires industriels pouvaient développer des recherches fondamentales, sans retombées immédiates attendues, et que l'on aurait été moins surpris de trouver à l'université ou dans un organisme de recherche public. Ces véritables travaux de recherche, les industriels les confient très souvent avec succès à de jeunes ingénieurs frais émoulus de l'école, que leurs compétences et leur enthousiasme qualifient pleinement pour être des *innovateurs*, alors même qu'ils n'ont pas *officiellement* été formés à la recherche. Je ne veux nullement par là nier l'intérêt des laboratoires universitaires et des formations doctorales en général, mais on ne saurait, dans le domaine des sciences appliquées, qui « emploient » la majorité des scientifiques, leur attribuer l'exclusivité de l'activité de recherche, ni même celle de la formation des futurs *innovateurs*. Il me semble par ailleurs bien présomptueux de prétendre être capable d'accoucher à la chaîne d'*innovateurs* ; forme-t-on des découvreurs, au sens où on les formerait à découvrir ? L'exemple du *maître* découvreur peut certes susciter les vocations de ses disciples, mais il ne saurait être une condition suffisante, et l'histoire montre qu'il n'est pas toujours nécessaire, et qu'à l'origine d'une vocation, on trouve souvent quelqu'un qui a su donner le goût d'une discipline, alors même qu'il n'a pas lui-même contribué au développement de ladite discipline. Ce qui compte pour devenir un *innovateur*, ce n'est donc pas une estampille officielle, mais des capacités suffisantes au service d'un état d'esprit, celui du découvreur, qui ne s'administre pas par perfusion doctorale. Ainsi, dans le domaine littéraire et artistique, combien de doc-teurs ou d'agrégés parmi nos grands écrivains, combien de *peintres officiels* de jadis depuis supplantés par certains de leurs contemporains ? « Oui, mais aujourd'hui, nos grands scientifiques sont presque tous des chercheurs officiels, professeurs d'université ou directeurs de recherche dans tel ou tel organisme ! » nous répondent nos détracteurs. De toute évidence, ils confondent la cause et l'effet : c'est parce que la science exige aujourd'hui d'énormes moyens financiers et une division accrue du travail que celui qui souhaite faire de la recherche doit se plier aux conditions qu'on lui impose : il n'a pas le choix ! Et si certains *élus* arguent avec candeur de leur propre exemple pour expliquer que le système de sélection fonctionne idéalement puis-qu'ils ont été choisis, l'histoire nous enseigne que l'Université n'est pas exempte des intrigues et des passions les plus vulgaires, et il nous suffit d'ouvrir les oreilles et les yeux là où nous officions pour constater que ces turpitudes restent d'actualité, que des talents prometteurs sont évincés à la suite de luttes de clans ou par jalousie, sans avoir toujours la possibilité de représenter leur candidature aux emplois universitaires qui avaient leur préférence (il faut bien vivre !).

L'expression du talent littéraire ne nécessite pas de gros investissements financiers[4], et le qualificatif d'amateur n'est en rien réducteur dans ce domaine, alors que les enjeux industriels des applications de la science nécessitent une rationalisation des tâches, une professionnalisation qui tend à laisser de moins en moins de place à l'amateurisme, même le plus éclai-ré. La liberté qu'a tout universitaire de choisir son domaine d'investigation est subordonnée à l'obtention des moyens matériels et humains pour mener sa recherche, ce qui limite nécessairement le nombre d'individus pouvant réellement en jouir, ainsi que la marge de manoeuvre dont ceux-ci disposent : dans une situation de concurrence industrielle exacerbée, le pays ne pourrait se permettre d'entretenir à ses frais des dizaines de milliers d'*électrons libres*, l'investissement universi-taire scientifique entrant dans une stratégie globale qui nécessite une certaine coordi-nation. Cette organisation n'exclut pas une certaine forme d'indépendance grâce, entre autres, à la possibilité d'un changement de thème ou d'équipe de recherche. Toutefois, force est de constater que cette indépendance est de aujourd'hui remise en question, tant par l'obligation qui est faite aux directeurs de laboratoires de trouver leurs propres financements, et de jouer ainsi les commerciaux condamnés à « vendre leur produit », que par les critères retenus pour l'avancement de carrière, qui poussent à une inflation galopante dans la production d'articles et de rapports en tous genres. Les *happy few* qui, à tort ou à raison, ont gagné suffisamment de crédit auprès des instances administratives pour qu'on leur

[3] J'emploie ici le conditionnel, mais j'ai pu constaté que certains contemporains ont déjà franchi le pas ou, plus influents, ont demandé à l'un de leurs «courtisans» de s'acquitter de cette besogne.

[4] Demeurent aussi les problèmes liés à la diffusion des oeuvres ; on n'échappe pas davantage au marketing lorsqu'il s'agit de se faire (re)connaître et apprécier.

laisse davantage la bride sur le cou, se voient corrélativement confier des rôles de « timoniers » dans leurs branches respectives, et parfois même bien au-delà (l'un d'entre eux est maintenant notre ministre). L'exemple d'un brillant physicien français, aussi médiatique que démagogue, qui déclara dans les années soixante-dix qu'il fallait mettre un frein à la recherche sur les supraconducteurs haute température (l'une des découvertes majeures de cette fin de siècle) parce qu'il n'y avait « plus rien à trouver dans ce domaine » (sic), montre qu'il faut une bonne dose de lucidité et de modestie pour que les galons universitaires empêchent toute dérive vers l'autoritarisme et le discours péremptoire : le jeune *innovant* d'hier devient parfois un petit chef irascible et castrateur...

Pour en revenir à notre propos, l'enseignement supérieur, la nécessité d'un lien étroit entre enseignement et recherche n'implique pas pour autant, comme voudraient le faire croire certains, que l'activité de chercheur et celle d'enseignant soient les deux composantes indissociables d'un même métier, celui d'enseignant chercheur. Il s'agit en vérité de **deux activités différentes**, tant par leur nature que par leur objet. Même si elle est parfois susceptible de trouver des applications dans des secteurs très divers, l'activité d'un chercheur a toujours pour objet un domaine très étroit. Et ce n'est pas déprécier cette activité que d'affirmer que, dans l'immense majorité des cas, son résultat, je veux dire l'apport objectif à la science déjà acquise (je ne parle pas du volume de papier noirci et des reconnaissances officiel-les), se résume à très peu de choses, même s'il faut parfois une grande science pour pouvoir y accéder[5]. Laissons de côté le Collège de France et quelques autres chaires prestigieuses qui ne concernent qu'un très petit nombre de brillantes individualités et qui sont en quelque sorte taillées sur mesure, pour nous concentrer sur les catégories plus générales du premier et du second cycle universitaires, voire de certains troisièmes cycles, où l'enseignant universitaire s'adresse à un public large et divers. Même s'il est également chercheur, la majorité de ses étudiants ne travaillera pas dans le même créneau très étroit que le sien, c'est à dire, pour fixer les idées, dans la même section du CNU. Ce qui lui est demandé en tant qu'enseignant, ce n'est pas de se limiter aux travaux qu'il a développés ou qu'il est en train de développer, mais de procurer à ses étudiants des outils pour leur activité future. Tant l'intérêt de ces derniers que l'honnêteté intellectuelle lui commandent de déborder du cadre profond (c'est un crédit que je lui accorde) mais étroit de sa recherche, de ne pas limiter son exposé à sa seule contribution ou à ses spéculations du moment ; il arrive même fréquemment, surtout lorsqu'il débute ou que *les plus gradés* se sont déjà servis, qu'il lui échoie d'enseigner des disciplines qui lui sont étrangères ou dont il n'a au départ qu'une maîtrise fort insuffisante. A ce propos, j'ai entendu récemment un de mes collègues enseignants chercheurs, très préoccupé par la bonne marche du laboratoire de recherche qu'il dirige, s'indigner qu'une commission de recrutement annonce son intention de prendre en compte les compétences requises pour enseigner une matière au niveau et dans l'état d'esprit requis par un poste d'enseignant chercheur publié ; il réclamait que la sélection se fasse sur les seuls critères de recherche, arguant que la question de la compétence pour enseigner allait de soi et ne méritait donc pas d'être posée. Les preuves contraires abondent hélas, et le phénomène ne date pas d'hier ! La fausseté de la proposition peut s'expliquer tant par l'absence de goût ou de préoccupation positive pour la tâche d'enseignement à effectuer (la motivation et la bonne volonté sont aussi nécessaires pour le bon enseignement que pour la bonne recherche), que par une compétence ou une maîtrise insuffisantes de la discipline à enseigner, carence que l'orgueil et la mauvaise foi dissimulent le plus souvent sous un verbalisme de façade destiné à donner une illusion qui ne trompe que les naïfs.

De même que la nature de l'activité de recherche est identique pour les chercheurs et les enseignants chercheurs (du moins pour ceux qui en font ...), la nature et les exigences de ce que doit être l'enseignement universitaire sont les mêmes pour l'enseignant « pur », au premier rang desquels se trouve l'agrégé, et l'enseignant chercheur ou le chargé de cours. « Oui, mais l'ouverture d'esprit qu'apporte l'activité de recherche, l'expérience irremplaçable de la science qui se fait au quotidien, la participation comme acteur et spectateur aux congrès internationaux peuvent seules conférer la dimension universitaire », nous rétorquent nos infatigables contradicteurs en guise d'incantation. Examinons donc la proposition de plus près. Réglons d'abord son sort à l'internationalisme, à la science sans frontières ; nulle nécessité de prendre l'avion trois fois par semaine pour avoir une dimension internationale, Carl Friedrich Gauss n'eut pas besoin de quitter sa région natale pour l'acquérir. Par ailleurs, la régionalisation se fait par secteurs d'études, non par géographie, et pour être international, le chercheur ordinaire n'en est pas moins réduit à un secteur très restreint au regard de l'ensemble de l'activité scientifique. Quant au contact direct avec la science *qui se fait*, il est effectivement nécessaire pour les personnes

[5] J'avoue ainsi, sans aucune honte, être incapable de comprendre la démonstration du théorème de Fermat.

qui sont chargées d'initier à la recherche, que ce soit pour dispenser des conférences de DEA ou encadrer des doctorants ; on imagine mal en effet un directeur de thèse qui n'exercerait pas lui-même une activité de recherche.

Mais que l'exercice d'une activité très spécialisée entraîne nécessairement la compétence dans l'enseigne-ment de matières qui n'appar-tiennent pas à ladite spécialité ou qui en débordent très largement ne va pas du tout de soi. L'enseignement scientifi-que consiste pour l'essentiel à présenter dans un ensemble plus large ou dans un contexte spécifique ce qui a été publié par d'autres dans un cadre différent, ce qui n'exclut pas l'initiative et l'originalité. Entre les travaux de recherche tels qu'ils figurent dans les articles et la manière de les présenter dans les meilleurs enseignements, que ce soit oralement ou par l'intermédiaire de divers supports (écrit ou multimedia) il y a le plus souvent un gros travail de mise en forme qui fait reposer sur d'autres hypothèses et d'autres enchaînements les notions et les résultats exposés, soit qu'ils aient été inutilement compliqués, soit qu'il ait fallu les rectifier ou y suppléer. Les exemples abondent d'avancées fécondes et décisives de la science, mais qui reposaient sur des prémisses fausses ou des erreurs de raisonnement (qu'on lise le traité d'électricité de Maxwell ou les réflexions sur la puissance motrice du feu de Carnot). Comme le disait Pierre Duhem (In « La théorie physique, son objet, sa structure », Vrin), il est plus facile une fois arrivé au sommet de la montagne de trouver après coup un chemin plus rapide ou plus aisé pour les ascensions ultérieures ; ce qui vaut pour les montagnes (les travaux des grands savants) vaut *a fortiori* pour les petites collines, les buttes et autres petits monticules ...

On ne saurait donc enseigner les sciences telles qu'elles ont été d'abord découvertes ou développées, ce qui n'implique pas pour autant que l'on doive se désintéresser de la génèse des découvertes, car on risquerait de se faire une idée fausse de la science, et de croire que les choses sont venues par elles-mêmes sans aucun effort, naturellement, ce qui n'encouragerait guère à la réflexion : la récolte n'est pas l'unique phase de la culture !

Ce travail de mise en forme, d'architecte des connaissances, c'est un travail d'universitaire, qui ne doit pas (qui ne devrait pas) se contenter de répéter ce que d'autres ont écrit, mais qui devrait élaborer lui-même une mise en ordre des connaissances. L'oeuvre est ardue, comme l'illustre le trop grand nombre d'ouvrages médiocres ou bâclés, dont certains sont pourtant écrits par des chercheurs réputés ; les problèmes sont parfois vus par le mauvais bout de la lorgnette alors qu'il s'agit d'exposer une vue d'ensemble. C'est une chose que faire avancer la science acquise, par impulsions successives et souvent contradictoires, c'en est une autre que relier harmonieusement et logiquement les résultats les uns aux autres. Parmi les chercheurs, il en est un petit nombre qui, par on ne sait quelle intuition, proposent des modèles éclairant d'un jour nouveau l'appréhension des phénomènes, mais qui souffrent d'erreurs logiques, d'incompatibilités avec les modèles antérieurs, ou qui n'expliquent pas les particularités d'autres configurations qui semblent pourtant similaires. Adaptés là, mais ne pouvant traduire en l'état la réalité expérimentale ici, ces concepts originaux vont ensuite faire l'objet dans les phases ultérieures d'adaptations, passer à la moulinette des expériences mises au point pour en éprouver la validité, donnant ainsi du grain à moudre à toute une cohorte d'autres chercheurs. S'il y a nécessairement beaucoup de déchets, ceux-ci sont inhérents à la nature de la recherche scientifique, plus générale-ment à tout processus créatif. Il faut donc faire le tri, extraire la substantifique moelle, et ce travail s'opère tant par les activités de recherche *complémentaires*, qui concernent l'immense majorité des chercheurs scientifiques appointés, que par le travail de mise en forme de l'enseignant universitaire. L'enseignement universitaire et la recherche universitaire complémentaire se greffent donc sur le même tronc, l'un et l'autre ne travaillant pas à la même échelle.

Voilà pourquoi nous, professeurs agrégés, repoussons comme il convient le lien de sujétion que certains chercheurs de second ordre[6] en mal de reconnaissance sociale voudraient nous imposer : nous sommes au service de l'université, pas au service de certains universitaires : il faut que cela se sache et donc que cela se dise !

Après avoir ainsi démontré que nous n'étions pas congénitalement dépourvus des qualités universitaires par le seul fait de ne pas avoir la *carte du club*, je voudrais à mon tour (quel sacrilège !) déplorer que les qualités que nous prétendons être les nôtres (sans exclusivité) soient parfois cruellement absentes chez certains chercheurs scientifiques, qu'ils soient enseignants ou non.

Les différentes branches scientifiques ont en effet leurs jargons techniques propres, mais les considérer comme éléments naturels et exclusifs d'expression appauvrit singulièrement le discours et manque à l'une des obligations essentielles de la mission universitaire : la diffusion des connaissances et des savoirs.

Afin d'éviter tout quiproquo, je précise qu'à la différence de notre ministre, je ne suis pas un

[6] Je ne dis pas de deuxième zone, mon propos ne se veut pas invective mais mise au point.

ennemi irréductible et démagogique des mathématiques ; je demande que l'on s'affranchisse du surplus, mais que l'on prenne garde à ne pas se priver de l'essentiel, ce qui impose réflexion et concertation. Je n'entend pas décider pour les biologistes de ce qu'il leur est utile en physique et en mathématiques, mais que ceux-ci ne privent pas non plus les futurs physiciens d'un bagage dont l'absence leur ferait cruellement défaut.

Nous constatons que nos étudiants scientifiques considèrent souvent le discours liminaire de présentation d'une notion comme inutile, facultatif, du bla-bla pour « jouer la montre » en somme, les auditeurs attendant avec plus ou moins de patience que le professeur en vienne à ce qu'ils considèrent comme les seuls faits intéressants, les équations, les chiffres et les figures. Corrélativement, cet élément du discours fait trop rarement l'objet d'une prise de note (ce n'est pas écrit au tableau et ça ne sert à rien !) lors d'un exposé oral, et n'acquiert que très rarement le privilège du surlignage sur un document écrit. Les grandeurs physiques manipulées ne sont pourtant pas nées d'elles-mêmes, certaines ne sont pas directement mesurables, comme l'entropie. C'est par un lent et difficile travail d'abstraction que ces notions ont émergé et voient leur signification se transformer (ce qui était considéré comme un scalaire est devenu un vecteur, puis un tenseur...) ; prendre les grandeurs physiques telles quelles, comme éléments premiers et uniques de la science, hors de leur contexte, revient tout autant à en surévaluer la portée qu'à ravaler jusqu'à la caricature les concepts auxquels elles se rattachent, c'est priver le fruit scientifique des graines qu'il contient par une lyophilisation excessive.

Dans bien des thèses ou des publications de travaux de recherche, l'intérêt se porte avec trop d'exclusive sur ce qui est l'objet immédiat de l'étude menée ; cette dernière doit évidemment être mise en exergue pour apprécier le travail de recherche propre, mais le caractère universitaire exige que l'on sache présenter son travail dans un contexte plus vaste, que l'on allie tout à la fois rigueur, culture et intelligibilité. Une thèse ne doit pas être un cours, mais elle doit clairement situer les problèmes et les enjeux, pour ne pas limiter son auditoire et ses lecteurs au seul jury chargé de l'accorder et à quelques rares spécialistes, sous peine de manquer à l'obligation de diffusion de la connaissance qu'impose l'activité universitaire, qui se distingue par là des recherches industrielles ou militaires auxquelles la concurrence ou la raison d'état imposent parfois l'obscurité et la discrétion, voire le plus grand secret. Il va de soi que certaines branches de la science sont par nature très difficilement accessibles. Je ne demande pas que soit mise à la portée de tous la démonstration du théorème de Fermat ou la théorie de la relativité générale, mais la plupart des travaux de recherche ne présentent pas ce haut degré de difficulté intrinsèque, et leur caractère malaisément compréhensible provient le plus souvent d'un défaut d'exposition, exigeant des lecteurs des efforts inadmissibles parce qu'artificiels, qui auraient pu (et dû) être évités par une présentation de qualité qui leur aurait conféré leur degré normal d'intelligibilité.

Est-ce le recrutement massif d'universitaires et de doctorants scientifiques sous la pression du développement industriel qui a peu à peu provoqué le relâchement des exigences de fond des publications universitaires ? Préoccupés par l'avancement de travaux en cours, certains directeurs de thèses n'ont-ils pas exagérément fermé les yeux sur des carences qui ont été jugées secondaires devant les exigences du moment ? Ecoutons les réponses à cette interpellation : « Oui, c'est vrai il n'a pas bien expliqué ceci, il s'est trompé en rattachant telle notion à telle autre, il n'a pas pensé à vérifier tel point, à confirmer ses résultats par tels autres, mais son travail ingrat nous a été très utile, nous avons pu etc... ».

Ce genre de réponse, proféré le plus souvent avec la bonne foi la plus candide, nous amène à redemander les qualités qu'un doctorat est censé consacrer. On ne peut certes exiger d'un jeune docteur qu'il fasse montre dès le départ de qualités et d'expérience qui ne peuvent venir qu'avec l'âge, et sous ce regard, le doctorat tout comme l'agrégation sont en quelque sorte des permis de conduire : ils doivent permettre de s'assurer qu'un minimum vital est acquis pour pouvoir progresser, nécessaire mais non suffisant pour le restant de l'existence. Mais parce qu'il faut se protéger des vices de construction les plus grossiers, on ne peut sans risque fermer les yeux sur les exigences universitaires requises pour ceux qui sont susceptibles de devenir des enseignants universitaires. S'il y a parmi les professeurs d'université de médiocres enseignants, ceci ne s'explique pas uniquement par la paresse ou le manque d'intérêt pour l'enseignement, c'est parfois la conséquence plus ou moins lointaine d'une complaisance à l'égard des carences que nous évoquions tout à l'heure pour répondre à des impératifs à court terme. Cette prime de l'instant sur la durée se concrétise dans la pratique maintes fois dénoncée du recrutement local, avec tout son cortège d'effets pervers. On préfère recruter Untel parce qu'il est déjà au courant, parce qu'on le connaît, et aussi parce qu'en se prononçant sur sa candi-dature, on fait un peu (beau-coup) son autocritique et qu'on préfère le plus souvent se déclarer le meilleur « dans son domaine » ; en bref, on joue le confort et la sécurité, mais à court terme. L'intérêt de l'agrégation, c'est

précisément d'évaluer les personnes en propre et anonymement. Point de mansuétude pour services rendus, point de confusion dans ce qu'il s'agit de juger (la maîtrise des connaissances et les qualités d'exposition) : la règle du jeu est claire et adaptée à l'enseignement universitaire. A cette estimation plus objective des qualités propres, on peut reprocher un caractère trop individuel qui méconnaît le travail en équipe. Le reproche n'est pas entièrement fondé puisque la préparation à l'agrégation se fait en commun, que l'on joue tour à tour les rôles d'orateur et d'auditeur critique, mais on peut effectivement souhaiter que cette caractéristique de l'activité prenne une part croissante. Il faut peut-être rechercher la solution dans le système mis au point par l'agrégation de droit, avec l'adjonction d'une épreuve préparée à l'aide d'une équipe, mais dont le candidat doit répondre seul devant le jury, combinant les effets positifs du doctorat et de l'agrégation standard. Il n'est cependant point besoin d'attendre l'avènement de cette super-agrégation dans le domaine scientifique pour constater déjà que l'arrivée d'agrégés à l'université a apporté un contrepoids salutaire aux dérives que nous signalions plus haut.

Denis ROYNARD

♦ Compte rendu de l'Assemblée Générale du 17 janvier 1998

I. RAPPORT MORAL D'ACTIVITÉ 1997
(présenté par Th. Kakouridis)

La séance est ouverte à 9H30 par Thierry Kakouridis, qui invite tous les participants à se présenter brièvement. Le premier point de l'ordre du jour est ensuite abordé :

Grâce aux décharges syndicales dont bénéficient plu-sieurs membres du Bureau et délégués régionaux, à la suite des élections à la CAPN des professeurs agrégés de décembre 1996, il a été possible de conduire les actions suivantes :

- Elaboration d'un serveur Internet, mis à jour régulièrement. Ce serveur a été consulté par de très nombreuses personnes, dont certaines ont depuis adhéré au SAGES. Il a permis de faire connaître le SAGES, notamment grâce à son enregistrement sur plusieurs moteurs de recherche (QuiQuoiOù, Yahoo et AltaVista). Thierry Kakouridis insiste pour que les adhérents soumettent des articles de fond à paraître non seulement dans *MES*SAGES mais aussi, et peut-être surtout, sur le serveur.

- Deux audiences au ministère (l'une avec un membre du cabinet de François Bayrou, l'autre avec M. Geismar, conseiller social de Claude Allègre, dont le compte rendu a été publié dans le N°9 de *MES*SAGES et sur le serveur Internet.

- Contacts avec la presse nationale et régionale. Un entretien a été accordé à MM. Kakouridis et Roynard par le journal régional La Provence le 17 décembre 1997. Cet entretien a donné lieu à un article publié le mercredi 7 décembre (Cf. p. 14). NB : tous les délégués régionaux sont invités à contacter la presse de leur région pour mieux faire connaître le SAGES.

- Une réunion avec les délégués régionaux, qui s'est tenue à Paris en novembre 1997. Cette réunion a permis au Bureau de donner aux délégués régionaux quelques conseils sur les actions à mener au niveau de leurs académies.

- Une campagne de recrutement d'adhérents par publipostage nominatif. A ce jour, ont été couvertes de manière exhaustive les académies d'Aix-Marseille, Amiens, Grenoble, Lille, Nantes, Nice, Montpellier, Paris Rouen et Versailles. Toutes les autres académies feront l'objet de la même campagne dans le courant de l'année 1998.

- Lecture de la presse et des documents officiels et analyses/commentaires.

- Publication de 5 numéros du bulletin syndical « *MES*-SAGES ».

- 8 réunions du Bureau.

- Entretiens avec des responsables de la C.F.E. -C.G.C. (9 et 16 décembre 1997) en vue d'un rapprochement avec la Fédération de l'Enseignement et de la Recherche (F.E.R.)

Le rapport moral d'activité est approuvé à l'unanimité.